

# Contextualisme et Indexicalisme

FRANÇOIS RIVENC

**Résumé:** L'article expose quelques variantes de l'indexicalisme, dont les unes peuvent être considérées comme expression d'un contextualisme modéré et les autres – comme expression d'un contextualisme radical. En ce contexte il se concentre sur les conditions de vérité, en analysant la relevance des équivalences-T pour ce problème. Il considère que la trivialité de ces équivalences, capitale quand il s'agit de les utiliser comme critères d'adéquation de toute définition d'un prédicat de vérité, montre clairement qu'il n'y a aucune raison de penser qu'elles réalisent leur ambition proclamée, d'exhiber plus clairement les conditions de vérité objectives, mondaines, factuelles, des phrases.

**Mots-clé :** *contextualisme, indexicalisme, descriptions contrefactuelles, conditions de vérité, sémantique translationnelle, sémantique vériconditionnelle, équivalences-T*

## Ceux d'en face

Il y a essentiellement deux manières de répondre à l'invasion de la pragmatique. La première est très nuancée (si nuancée qu'on peut aussi la présenter comme un contextualisme modéré; c'est affaire de goût): elle reconnaît les effets sémantiques (sémantique<sub>1</sub>) des contextes, mais s'efforce de montrer que ces effets sont en réalité *constraints* par des éléments de la phrase, même si ces éléments ne sont pas grammaticalement réalisés dans la structure de surface. Ces éléments fonctionnent donc sur le modèle des indexicaux classiques, à la non réalisation près, d'où l'appellation d'« indexicalisme » pour ce genre de position. La seconde consiste à maintenir fermement l'idée d'un contenu sémantique (cette fois aux deux sens du terme) indépendant des intentions du locuteur, à limiter la sensibilité au contexte à la classe restreinte des indexicaux classiques, et à dissoudre les exemples proposés en

plaidant qu'ils reposent sur une mauvaise méthodologie; il s'agit en fait d'une ligne de défense des sémantiques vériconditionnelles. Je commencerai par exposer quelques variantes de l'indexicalisme.

La position générale de l'indexicalisme est liée à une maxime de prudence:

« Nous pensons, écrivent Jeffrey King et Jason Stanley, qu'une morale générale découle de ces recherches. Avant d'affirmer qu'un ensemble d'intuitions ne peut être lié à l'interprétation sémantique, les théoriciens doivent avoir épuisé toutes les options sémantiques. Car, comme Levinson l'a admirablement reconnu, des affirmations sur ce qui ne peut être que pragmatiquement dérivé peuvent tout à fait être mises en défaut par des recherches syntaxiques et sémantiques ultérieures. »<sup>1</sup>

En un mot, le Contextualisme désespère trop vite de la sémantique; ou, moins charitablement, sa désinvolture théorique est impardonnable. Et sa réfutation passe par la tentative d'établir la thèse suivante, qui résume bien l'esprit de l'Indexicalisme:

« Tous les effets vériconditionnels du contexte extralinguistique peuvent être ramenés à un élément dans la forme logique. »<sup>2</sup>

La stratégie est de montrer que là où on conclut trop rapidement à un mécanisme pragmatique (comme le « libre enrichissement »), on peut en fait assigner le phénomène à des éléments syntaxiques non marqués grammaticalement dans la phrase, des éléments cachés mais présents dans quelque forme logique sous-jacente, et qui déclenchent un processus sémantique d'interprétation. En gros, ces éléments fonctionnent comme les

---

<sup>1</sup> « Semantics, Pragmatics, and the Role of Semantic Content », in Szabo 2005. La formule de Levinson à laquelle il est fait allusion est: « Il y aura toujours des doutes sur la question de savoir si une meilleure analyse sémantique d'une construction pertinente ne pourrait pas accommoder autrement les apparentes intrusions pragmatiques. » (*Presumptive Meaning*, Levinson 2000).

<sup>2</sup> Stanley 2000.

indexicaux explicites, et rendent obligatoire et contraignent la saturation (la complétion du sens): d'où le caractère en fait sémantique du processus. Par exemple, le phénomène des quantifications contextuellement restreintes peut être traité sémantiquement en supposant que dans la phrase:

*Tous les exemplaires sont partis*<sup>1</sup>,

figure à un certain niveau de structure logique sous-jacente une variable libre de domaine, disons *D*, dont les différents contextes sont susceptibles de fixer la valeur. Conformément à l'idée de Kaplan selon laquelle les vrais indexicaux fonctionnent sur le modèle des variables libres (le contexte fournissant l'analogie d'une assignation), on a donc un élément quasi-indexical, bien que caché, et le remplissage est bien obligatoire, contraint par le caractère (ou le type: variable de domaine) de la variable.

Naturellement, l'hypothèse de la présence d'une telle variable cachée doit être corroborée. Un phénomène qui plaide en sa faveur est celui des contextes (linguistiques, cette fois) multiplement quantifiés. Il s'agit des cas:

« ... où des phrases contiennent plusieurs expressions quantifiées [telles que] l'index représentant le domaine de quantification du second quantificateur est *lié* par la première expression de quantification. »<sup>2</sup>

Par exemple, dans la phrase:

*Dans toutes les pièces, toutes les lampes sont sur la cheminée,*

il semble que l'expression « toutes les lampes » doive être comprise comme associée à une variable (cachée) de domaine, qui est liée

---

<sup>1</sup> Je prends cet exemple à dessein, puisque les exemplaires ne sont pas partis au sens où des visiteurs sont partis; s'agit-il d'un usage non-littéral? d'une extension pragmatique? *Le Robert* donne cet usage à titre de troisième entrée au verbe « partir ».

<sup>2</sup> *Stanley & Szabo 2000*.

elle-même par le premier quantificateur « toutes les pièces ». <sup>1</sup> Ainsi s'explique le fait que tout le monde comprenne qu'il s'agit chaque fois de toutes les lampes *de* chaque pièce. Le contextualisme a tendance à abuser de l'équivoque dont est potentiellement porteur le terme « déterminer », qui peut vouloir dire tantôt *spécifier*, tantôt *constituer*. Ici le contexte peut bien « déterminer » le contenu de la quantification, au sens de le spécifier. Il y a loin de cette sobre remarque à l'idée enthousiaste que le contexte détermine la signification, au sens de la constituer de part en part.

L'analyse suivante de la focalisation par Michael Glanzberg (que je résume à très grands traits, tant elle est subtile et nuancée) a pour but de montrer qu'un phénomène comme la *focalisation*, la mise en valeur d'un constituant, qu'on pourrait croire purement pragmatique, - par exemple lié aux intentions du locuteur soulignées par l'intonation, l'accentuation, etc. -, a aussi et essentiellement des aspects sémantiques:

« La focalisation (...) fournit des exemples où la syntaxe de surface n'est pas un bon guide pour la forme linguistique sous-jacente. Cette leçon est familière, mais la focalisation montre que ce qui est en surface et apparaît purement pragmatique peut se révéler indiquer une structure syntaxique sous-jacente. L'association avec la focalisation montre que cette structure est sémantiquement signifiante. La première morale à tirer de la focalisation est que l'apparence d'être seulement pragmatique peut être terriblement trompeuse. »<sup>2</sup>

Des exemples trop simples (la focalisation est indiquée par des majuscules) comme:

(1) *PIERRE a accompagné Cécile,*

---

<sup>1</sup> Je simplifie outrageusement l'analyse, qui par ailleurs s'applique aussi aux expressions relationnelles, comparatives, etc. Mon but n'est pas ici de plaider la cause de l'indexicalisme.

<sup>2</sup> Glanzberg, « Focus: A Case Study », in Szabo 2005.

(2) *Pierre a accompagné CECILE,*

peuvent en effet donner à penser: que la structure de ces phrases est la même; que leurs conditions de vérité sont identiques; enfin, que la différence tient simplement aux intentions d'insistance du locuteur, ou à des contextes où les présuppositions ne sont pas les mêmes: l'information d'arrière-plan est que quelqu'un a accompagné Cécile dans (1), et la question est de savoir qui; alors que dans (2), la présupposition est que Pierre a accompagné quelqu'un. On aurait là l'amorce d'une interprétation pragmatique de la focalisation.

Mais Glanzberg montre que cette analyse simpliste ne rend pas compte d'autres *data*. Un exemple directement adaptable au français est donné par la phrase anglaise:

(3) *She beats me more often than Sue,*

qui peut être « focalisée » de deux façons différentes, de manière à donner:

(4) *Elle ME frappe plus souvent que Sue* (= qu'elle ne frappe Sue);

(5) *ELLE me frappe plus souvent que Sue* (= que Sue ne me frappe).<sup>1</sup>

Les deux interprétations sont commandées par la focalisation, qui a donc des effets directs sur la grammaire même de la phrase: (4) et (5) correspondent à des structures sous-jacentes distinctes, puisque l'accentuation sur le complément d'objet, dans (4), ou sur le sujet, dans (5), a des effets sur la fonction grammaticale de « Sue »; ce qui justifie l'inscription du trait de focalisation dans la structure logique, même s'il n'est pas réalisé grammaticalement.

Il me semble que le français, plus que l'anglais, a tendance à marquer grammaticalement la focalisation, soit, en liaison avec des mots comme « seulement », « toujours », par les positions de ces

---

<sup>1</sup> Glanzberg crédite *Rooth 1985* et *Rooth 1992* pour cet exemple, ainsi que les suivants.

mots, soit par l'alternance de l'article défini et de l'article indéfini (au pluriel):

(6) *Jean présenta Pierre seulement à CECILE;*

(7) *Jean présenta seulement PIERRE à Cécile.*

L'effet sur les conditions de vérité est net (ce que les spécialistes appellent « l'association avec la focalisation »): dans une circonstance où Jean a présenté Pierre à Cécile, Véronique, et Djamila, mais n'a présenté personne d'autre aux trois filles, (6) est faux, mais (7) est vrai. Une situation du même genre se présente avec:

(8) *A Saint Péterbourg, des OFFICIERS escortaient toujours les danseuses,*

(9) *A Saint Pétersbourg, les officiers escortaient toujours des DANSEUSES,*

où la différence peut se laisser représenter (plus ou moins bien) par une différence dans l'emboîtement des quantificateurs dans la structure sous-jacente.

Présence d'un trait dans la structure logico-grammaticale, effets véri-conditionnels *contrôlés*: la focalisation présente les aspects caractéristiques d'un phénomène sémantique qui contraint les remplissements pragmatiques (les saturations, plutôt que les libres enrichissements). Cependant, Glanzberg conteste que ces processus soient vraiment comparables à ceux que l'indexicalisme associe aux variables ou indexicaux cachés, au point que j'ai quelque scrupule à ranger ses analyses sous le chef de l'indexicalisme.<sup>1</sup> Je me défausserai en plaçant que j'ai seulement annoncé des « variantes » de cette position. Mais la moralité générale est essentiellement la même: attention à trop de désinvolture à l'égard des possibilités et des richesses de l'analyse sémantique!

---

<sup>1</sup> Voir par exemple p. 100-101 in Szabo 2005.

Un ouvrage récent de Herman Cappelen et Ernie Lepore, *Insensitive Semantics* (2005), est représentatif de la seconde stratégie, qui consiste en gros à accommoder les mille exemples de sensibilité au contexte autrement qu'en réduisant à zéro la dimension sémantique. Le nom, également donné à cette ligne de défense aussi bien par ses partisans que par ses détracteurs, « Minimalisme sémantique », est de ce point de vue assez trompeur, puisqu'il ne s'agit nullement de minimiser la dimension proprement sémantique de la détermination des conditions de vérité, au contraire.<sup>1</sup>

Les deux auteurs ont hérité de Davidson (et plus lointainement de Carnap, *Introduction to Semantics*) l'idée qu'une théorie de la signification est une « théorie de la vérité », c'est-à-dire une théorie qui déploie les conditions de vérité des phrases sous forme d'équivalences à la Tarski, comme on dit sans trop se soucier d'exactitude historique<sup>2</sup>, selon le modèle-type:

« *la neige est blanche* » est vrai si, et seulement si (ssi), *la neige est blanche*.

On parle de conditions de vérité *homophoniques*, ou d'équivalences homophoniques, lorsque, comme ici, la phrase citée à gauche et la phrase utilisée à droite appartiennent au même langage. Cappelen et Lepore affirment donc que pour les phrases contenant des indexicaux répertoriés comme tels (une fois leur valeur fixée) comme pour les autres phrases, leur contenu sémantique (la proposition exprimée) est donné une fois pour toutes par ces équivalences, comme dans:

---

<sup>1</sup> Recanati justifie cette appellation en notant qu'il s'agit de réduire *au minimum* l'écart entre le sens linguistique des phrases et le contenu propositionnel qu'elles ont en contexte (Recanati 2004, Chap. 1).

<sup>2</sup> La sémantique au sens de Davidson est une théorie de l'interprétation (du « meaning »), ce que n'était pas du tout la sémantique qu'avait en vue Tarski. Je la baptiserais volontiers « sémantique interprétationnelle », si Etchemendy n'avait pas préempté ce terme, pour d'autres raisons, précisément à propos de Tarski (Etchemendy 1990). A ma connaissance, l'idée que spécifier des conditions de vérité, c'est donner la signification, se trouve pour la première fois exprimée clairement au § 7 de Carnap 1942.

« Jean a déjeuné » est vrai ssi Jean a déjeuné,

*point!* (l'indication du temps étant supposée fixée). Toute indétermination ou défaut de spécificité dans la phrase citée est donc renvoyé à droite, sans que ce point affecte l'idée que les conditions de vérité sont ainsi explicitées.

« Au delà de la fixation de la valeur sémantique des expressions manifestement sensibles au contexte, le contexte d'une énonciation n'a pas d'effet sur la proposition sémantiquement exprimée. En ce sens, la contenu sémantique d'une phrase S est la proposition que toutes les énonciations de S expriment (quand nous ajustons ou gardons stables les valeurs sémantiques des expressions manifestement sensibles au contexte de S). »<sup>1</sup>

Voilà pour la thèse. Elle s'appuie sur une réfutation du point de vue contextualiste, où les cibles principales des deux aute urs sont:

### 1) - L'argument de la sous-détermination du contenu littéral :

L'argument de la sous-détermination consiste à faire remarquer, on l'a vu, que même s'il y a quelque chose comme un contenu sémantique minimal (Bach, par exemple), il est bien trop schématique pour déterminer à lui seul des conditions de vérité déterminées. Expansion et « libre enrichissement » pragmatiques sont requis pour compléter ces conditions de vérité. L'objection de Cappelen et Lepore, qui me paraît absolument correcte, est que la demande de complétion peut être itérée *ad infinitum*, de sorte que si l'on exige de la notion de conditions de vérité que *tous* les aspects d'une situation soient explicités, on n'aboutira jamais à une détermination suffisante. En un sens, l'argument de la sous-détermination est auto-réfutant, parce que les conditions requises pour l'évaluation d'une phrase ne seront jamais réunies.

---

<sup>1</sup> Cappelen & Lepore 2005, Chap. 1.



On nous dit par exemple que « les murs ne sont pas assez solides » est incomplet: assez solides pour quoi ? Complété par un certain contexte, le contenu devient celui qu'exprime: « les murs ne sont pas assez solides *pour supporter la toiture* ». Mais cette dernière phrase est-elle vraiment complète au point de délivrer des conditions de vérité déterminées? Pourquoi ne pas exiger que soit spécifiée la durée au bout de laquelle les murs ne supporteront plus la toiture, en précisant par exemple « plus de six mois »?

« On peut soutenir que [cette dernière phrase; j'ai adapté l'exemple] échoue à spécifier des conditions de vérité pour "les murs ne sont pas assez solides", parce qu'elle ne précise pas pendant combien de temps les murs doivent soutenir la toiture. Quelques secondes suffisent-elles? Plus de trois jours? Plusieurs années? Pourquoi cette phrase ne doit-elle pas préciser aussi si "les murs ne sont pas assez solides" est faux au cas où les murs ne supporteraient pas la toiture à une température de 390°? ... »<sup>1</sup>

Carnap s'est demandé un jour à quelles conditions une proposition (vraie) pouvait être appelée un *fait*, et a tout naturellement évoqué un certain degré de précision ou de complétude. Mais faut-il spécifier toutes les propriétés de la chose dont on parle, les qualifier exactement, mentionner toutes les relations qu'entretient cette chose avec les autres, et quelles autres? Et il conclut, fort raisonnablement, à la Carnap:

« Que l'on fasse passer la frontière ici ou là, cela semble quelque peu arbitraire. Si, faute de nous arrêter quelque part, nous allons jusqu'au bout, alors nous parvenons à la proposition F-vraie la plus forte, qui est la conjonction de toutes les propositions vraies (...). si nous exigeons d'un fait

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, Chap. 5; voir aussi Chap. 11 les remarques analogues à propos de l'adjectif « prêt ».

ce degré maximum de complétude, il n’y a plus alors qu’un seul fait, la totalité du monde réel, passé, présent, et futur. »<sup>1</sup>

Il est peu probable qu’un contextualiste réclame d’un contenu sémantique ce degré maximum de complétude. Mais en l’absence de frontières nettes, son exigence de détermination ressemble aux exigences d’un enfant qui en voudrait toujours plus !

Outre qu’il révèle l’arbitraire qui règne dans les diagnostics de complétude ou d’incomplétude, cet argument a une force considérable, car il montre que ce n’est pas seulement les phrases (comme types) qui tombent sous le coup de cette accusation de tâche jamais achevée. Ce sont tous les actes de langage, leur force comme leur contenu propositionnel, qui peuvent être réputés sous-déterminés relativement à une exigence de complétion illimitée. Il y a peu de chance que « le contexte » (ce *Deus ex Machina*, comme l’évoque joliment Bach), aussi largement compris soit-il, et en y incluant les intentions des locuteurs, suffise jamais à répondre à toutes les demandes de précision auxquelles on peut songer afin de rendre les conditions de satisfaction ou de vérités *totale*ment déterminées. Était-ce une menace imminente ou lointaine, à prendre à la lettre ou non, un moyen de se faire obéir en terrorisant, une simple expression de mauvaise humeur, une formule toute faite, etc.? Le client voulait-il une omelette au jambon, ou jambon-champignon, avant que le garçon ne l’oblige à préciser ? (l’exemple est de Dennett).<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Carnap 1947, p. 83 de la trad. fr. Ces remarques sont indépendantes de toute décision sur la nature exacte des propositions; une proposition F-vraie est une proposition vraie factuelle, ou contingente.

<sup>2</sup> Dans la même veine, Sperber et Wilson font remarquer (à juste titre, mais sans voir que ce point condamne tout effort théorique) que, contrairement à ce que suggère l’analyse habituelle des implicatures, « nous savons tous, en tant que locuteurs et en tant qu’auditeurs, que ce qui est implicitement véhiculé par un énoncé est en général plus flou que ce qui est exprimé explicitement, et que, lorsqu’on essaye d’expliciter la portée implicite d’un énoncé, elle tend à être déformée par l’élimination de ce flou qui est souvent délibéré. » (*Sperber & Wilson 1986*, p. 90 de la version française)

## 2) - Les expériences de pensée concernant les changements de contexte:

« La France est hexagonale » peut être tenu pour vraie dans un cours de géographie, mais ne le sera pas dans un cours de mathématiques pures consacré à la géométrie plane (exemple de Lewis dans « Index, Context, and Content »)<sup>1</sup>. « Il n’y a pas de jeune fille anglaise » peut vouloir dire qu’il n’y en a pas dans telle chambre d’hôtel, qu’il n’y a en a pas actuellement à Paris (quantification restreinte), etc.<sup>2</sup> Là encore, on ne voit pas bien quelles limites on pourrait imposer à l’imagination.

L’une des objections opposées par les deux auteurs, non bien sûr aux *data*, mais aux conclusions qu’on en tire hâtivement, est la suivante: il y a un sens naturel de *ce qui est dit*, indépendant des éventuels compléments contextuels, et attesté par nos rapports au style indirect des propos d’autrui.<sup>3</sup> Qu’il s’agisse du professeur de géographie ou du professeur de maths, on dira également qu’il a dit que la France est hexagonale. Si le même individu a répété deux fois « il n’y a pas de jeune fille anglaise » dans des contextes différents, on dira aussi qu’il a dit deux fois (qu’il a répété) qu’il n’y a pas de jeune fille anglaise (ce qui ne veut pas dire qu’il a voulu dire chaque fois la même chose).

Plus précisément, Cappelen et Lepore proposent le test de « décitation » par mise au discours indirect, pour départager les expressions réellement sensibles au contexte (les indexicaux classiques) de celles qui ne le sont pas sémantiquement. Il est en général admis (conformément à la thèse de Kaplan, bien qu’elle soit contestable) que la référence des indexicaux ne peut être soumise à un changement de contexte, le cas du discours indirect

---

<sup>1</sup> in Lewis 1998.

<sup>2</sup> Exemple adapté de Cappelen & Lepore 2005.

<sup>3</sup> Il y en a d’autres, exposées en particulier au Chapitre 7 de leur ouvrage, mais celle -ci est la plus frappante, et la plus simple à résumer.

libre mis à part.<sup>1</sup> Et donc, dans un rapport au style indirect, où le contexte devient le contexte d'énonciation du rapporteur, ce sont les indexicaux qui doivent être modifiés pour préserver les référents. La décitation simple n'est pas possible:

*Jean a dit: « Je suis fatigué »,*

*Jean a dit qu'il est fatigué (et non: Jean a dit que je suis fatigué).*

Mais les expressions dont le contextualisme proclame qu'elles sont elles-aussi sensibles au contexte (à vrai dire, quasiment toutes), autorisent, elles, le transfert au discours indirect par simple décitation. Si Véronique a dit « Antoine est prêt », qu'il s'agisse de promenade, d'examen, ou de cérémonie de mariage, elle a dit qu'Antoine est prêt. Bien plus, si dans ces différentes situations Antoine est en effet prêt, ce qu'elle a dit est *vrai*. Telles sont nos pratiques les plus usuelles pour rapporter le contenu des propos d'autrui, et les auteurs proposent de reconnaître dans ce contenu la proposition sémantiquement exprimée, avec ses conditions de vérité.<sup>2</sup>

Plus subtilement, les auteurs pointent un problème sous-jacent à la description des contextes que le contextualisme imagine, dans ses expériences de pensée, afin de nous convaincre qu'il n'y a pas de signification, disons, trans-contextuelle. Quand un contextualiste nous dit, par exemple, « imaginons un contexte C où quelqu'un demande de l'encre bleue dans une papetterie », pour insister sur l'idée que dans ce contexte C, il s'agit de « bleu au sens du contexte C », il fait tacitement usage de « bleu » tel qu'utilisé dans son contexte à lui (qui est aussi le nôtre, celui du lecteur), pour décrire les événements qui ont lieu en C.<sup>3</sup> Mais c'est précisément ce qu'il répute impossible, puisque dans C le mot

---

<sup>1</sup> La thèse de Kaplan est qu'aucun opérateur « ne peut contrôler le caractère d'un indexical dans sa portée » (« Demonstratives »); par exemple dans « Jean a dit que je suis fatigué », le pronom fait référence au locuteur de la phrase, non à Jean, bien qu'il soit dans la portée de l'opérateur « Jean a dit que ». Mais il y a des contre-exemples, semble-t-il : « elle pensait qu'*ici* elle serait tranquille ».

<sup>2</sup> Cappelen & Lepore 2005, Chap. 7.

<sup>3</sup> *ibid.*, Chap. 9; l'exemple analysé et critiqué est emprunté à *Bezuidenhout 2002*.

« bleu » n'a pas selon lui, le sens qu'il a pour nous: d'où l'accusation d'inconsistance interne à l'égard du contextualisme. En fait, bien sûr, le contextualiste a raison de décrire le contexte C en disant que quelqu'un y a demandé de l'encre bleue, car *notre* langage est un invariant dans les descriptions contrefactuelles, ou simplement fictives. Mais la mise en scène de ses arguments contredit sa théorie. (*ibid.*, p. 136-140). En bref, inadéquation empirique et incohérence interne condamnent le contextualisme.

La défense du minimalisme sémantique par Cappelen et Lepore a quelque chose qui la marque au coin du bon sens. Elle a néanmoins, pour autant qu'elle s'appuie sur les équivalences censées déployer les conditions de vérité (les fameuses équivalences-T), quelque chose de circulaire, du moins en apparence, et qui mérite d'être discuté. Finalement, elle ne me convainc pas, et je tenterai de dire pourquoi.

Rappelons-nous les termes du débat. Un contextualiste (modéré ou pas, peu importe ici) est quelqu'un qui a le sentiment qu'une phrase-type comme « A est prêt » possède une signification linguistique si minimale, qu'aucune proposition véritable n'est par elle exprimée; et pour la même raison, qu'aucune condition de vérité n'est véritablement spécifiée tant qu'un contexte ne l'a pas enrichie. Cappelen et Lepore protestent que cette inquiétude n'est pas fondée, puisqu'on peut, sans faire violence ni à la langue ni à l'intuition, écrire que « A est prêt » est vrai ssi A est prêt, ce qui est bien assigner ses conditions de vérité à la phrase.

Le problème évident est que la même phrase, celle qui est justement en discussion, est présente et active, parce qu'*utilisée* (et non mentionnée) dans son rôle normal de phrase, du côté droit de l'équivalence. Et que celui qui ne reconnaît pas de conditions de vérités déterminées ou complètes à cette phrase, peut protester: il ne sert à rien de la répéter de manière hypnotique! Elle transmet son caractère d'indétermination à l'équivalence entière, dont elle est une composante; et de ce fait, l'incomplétude vériditionnelle, loin d'être résolue, est maintenue. Cappelen et Lepore ont anticipé ce genre d'objection (voir leur Chapitre 11), et

leur réponse est simple et brutale: avec cette plainte, il ne s'agit plus de linguistique, mais de métaphysique. Nous formulons naturellement la sémantique *de* notre langage *dans* notre langage, où figure l'adjectif « prêt »; maintenant, savoir si cet adjectif signifie une même propriété que tous les gens qui sont prêts à partir, prêts pour leur examen, tous les animaux qui sont prêts à bondir, etc., ont en commun, ou si au contraire il n'y a là qu'« air de famille » est une question qui concerne la structure du monde, mais qui est au-delà des prises de la sémantique:

« Contextualistes modérés et radicaux qui font usage de ces arguments sont dans une grande confusion au sujet des relations entre sémantique et métaphysique. Ces arguments ne sont pas au sujet du langage; ils concernent différents aspects non-linguistiques du monde. »<sup>1</sup>

La réponse a un certain panache, et ne manque pas de courage. Mais je pense qu'elle ne résoud pas le problème. Admettons, pour les besoins de la discussion, l'idée que les équivalences-T utilisent le concept de vérité pour spécifier les conditions de vérité des phrases.<sup>2</sup> On peut comprendre diversement cette idée. On peut par exemple, comme Stalnaker, affirmer que nous avons besoin d'un concept de conditions de vérité *indépendant* des formes linguistiques dans lesquelles ces conditions sont exprimées:

« Que sont les conditions de vérité? Si nous cherchons une réponse à cette question, qui identifie un objet non linguistique que la sémantique puisse associer aux affirmations, il semble naturel de dire que les conditions de vérité d'une affirmation sont les possibilités qui rendraient l'affirmation vraie si elles étaient réalisées. Nous voulons une distinction conceptuelle entre les conditions de vérité, et

---

<sup>1</sup> Cappelen & Lepore 2005, Chap. 1.

<sup>2</sup> En théorie des modèles, comme c'était déjà le cas chez Tarski, elles servent à autre chose: à définir le concept de « vrai dans une structure ». On ne peut pas faire les deux choses en même temps, et une grande confusion règne sur ce point dans la littérature.

les formes particulières d'expression dans lesquelles ces conditions peuvent être exprimées ... ».<sup>1</sup>

De toute façon, ces conditions de vérités doivent être décrites dans quelque langage, et donc articulées selon « l'ontologie immanente » à ce langage, s'il y a rien de tel (du moins, selon un appareil verbal qui suggère une ontologie). Quelles peuvent être les conditions de vérité de « Socrate est un sage »? Voici au moins quatre réponses possibles (il y en a bien sûr d'autres):

(1) « Socrate est un sage » est vrai ssi l'individu Socrate appartient à la classe des sages;

(2) « Socrate est un sage » est vrai ssi l'individu Socrate instancie la propriété d'être sage;

(3) « Socrate est un sage » est vrai ssi la propriété Sagesse s'applique à Socrate (une suggestion de Ramsey).

(4) « Socrate est un sage » est vrai ssi le référent de « Socrate » en  $w_0$  appartient à l'extension du prédicat « est sage » en  $w_0$  (l'index qui joue le rôle du monde réel dans un ensemble de mondes possibles).

Je pense en effet que le choix de l'une ou de l'autre formulation est affaire d'ontologie formelle, non de sémantique (bien que l'identification des deux ait ses lettres de noblesse). La prudence, ou la simple distinction des disciplines, recommande donc qu'on évite autant que faire se peut ces formulations, qui ont toutes en commun le caractère d'être sinon hétérophoniques, du moins *hétéromorphiques*: elles bouleversent la structure des phrases en mentionnant de nouvelles entités et relations. Ce qui justifierait le repli sur des équivalences-T strictement homophoniques, qui se contentent donc de répéter à droite la phrase mentionnée à gauche: Cappelen et Lepore lavés de toute tâche?

Non! La trivialité de ces équivalences, capitale quand il s'agit de les utiliser comme critères d'adéquation de toute définition d'un prédicat de vérité (en raison de leur caractère

---

<sup>1</sup> Stalnaker, « Reference and Necessity », in *Hale & Wright 1997*).

analytique; voir le Tarski historique), montre clairement qu'il n'y a aucune raison de penser qu'elles réalisent leur ambition proclamée, d'exhiber plus clairement les conditions de vérité objectives, mondaines, factuelles, ou ce qu'on voudra (les « *truthmakers* », par exemple), des phrases mentionnées à gauche. Pourquoi la *même* phrase, à droite, en dirait-elle plus sur les situations qui doivent être réalisées dans le monde pour que la phrase de gauche soit vraie, que cette phrase elle-même? Parler de *conditions* de vérité à leur sujet, n'est que donner un nom pompeux à une simple répétition.<sup>1</sup> Certains auteurs l'on reconnu plus qu'à demi-mots, qui préfèrent parler de *traduction* d'une phrase d'un idiolecte par la même phrase, certes, mais dans un autre idiolecte: passage d'un langage à un autre langage, plus ou moins proche, plutôt que descente du langage vers le monde. D'autres ont préféré invoquer « une manière purement décitationnelle de parler de conditions de vérité ».<sup>2</sup> Ma conclusion sera que ces équivalences-T, comprises comme les articles de foi d'une sémantique « vériconditionnelle », sont à la fois naïves et illusoire; et que comprises comme des vérités d'une sémantique translationnelle (ou déflationniste), elles sont tautologiques et inintéressantes.<sup>3</sup> Je ne sais pas exactement selon quelle acception les auteurs prennent l'expression « condition de vérité »: ils ne s'expliquent guère sur ce point. Mais s'ils la prennent en un sens minimal, comme leur prudence justifiée semble le montrer, alors on peut douter que ces équivalences-T soient le format adéquat des explications sémantiques.

---

<sup>1</sup> J'ai parfois l'impression d'être dans la position de l'enfant du conte, qui s'écrie que le roi est tout nu.

<sup>2</sup> *Field 2001*.

<sup>3</sup> Je reprends le terme « sémantique translationnelle » à Joseph Almog, dans « The Proper Form of Semantics » (in *Reiner & Bezuidenhout 2004*); je ne suis cependant pas sûr de reprendre sa conception de ce que doivent être de vraies formulations sémantiques.



**BIBLIOGRAPHIE**

- Almog* 1989 - Joseph Almog, John Perry, Howard Wettstein, *Themes from Kaplan*, Oxford University Press.
- Anscombe* 1975 - G.E.M. Anscombe, « The First Person », in *Mind and Language*, Guttenplan ed., Clarendon Press, 1975.
- Bach* 1994 - Kent Bach, « Conversational Implicature », *Mind and Language* 9.
- Bach* 2001 - Bach, « You don't say? », *Synthese* 128.
- Bar-Hillel* 1970 Yehoshua Bar Hillel, *Aspects of Language*, The Hebrew University.
- Barwise & Perry* 1981 - Jon Barwise and John Perry, « Semantic Innocence and Uncompromising Situations », *Midwest Studies in Philosophy* 6.
- Bealer* 1993 - George Bealer, « A solution to Frege's Puzzle », *Philosophical Perspectives* 7.
- Bezuidenhout* 1996 - Anne Bezuidenhout, « Pragmatics and Singular Reference », *Mind and Language* 11.
- Bezuidenhout* 1997 - Bezuidenhout, « Pragmatics, Semantic Undetermination, and the Referential/Attributive Distinction », *Mind* 106.
- Bezuidenhout* 2002 - Bezuidenhout, « Truth-Conditional Pragmatics », *Philosophical Perspectives* 16.
- Boër & Lycan* 1980 - Steven Boër and William Lycan, « Who, me? », *Philosophical Review* 89.
- Cappelen & Lepore* 1997 - Herman Cappelen & Ernie Lepore, « Varieties of Quotation », *Mind* 106.
- Cappelen & Lepore* 1997a - H. Cappelen and E. Lepore, « On an Alleged Connection between Indirect Speech and the Theory of Meaning », *Mind and Language* 12.
- Cappelen & Lepore* 2005 - H. Cappelen and E. Lepore, *Insensitive Semantics*, Blackwell.
- Carnap* 1934 - Rudolf Carnap, *Logische Syntax der Sprache*, Julius Springer.
- Carnap* 1942 - Carnap, *Introduction to Semantics*, Harvad U. P..
- Carnap* 1947 - Carnap, *Meaning and Necessity*, The University of Chicago Press.
- Carston* 2002 - Robyn Carston, « Linguistic Meaning, Communicated Meaning, and Cognitive Pragmatics », *Mind and Language*, 17.
- Castaneda* 1967 Hector Castaneda, « Indicators and Quasi-indicators », *American Philosophical Quarterly* 4.

- Chomsky 1962 Noam Chomsky, « Current Issues in Linguistic Theory », in Fodor & Katz 1964.
- Chomsky 1975 - Chomsky, « Reflections on Language », in *On Language*, The New Press, New York, 1998.
- Chomsky 1980 - Chomsky, *Rules and Representations*, Oxford, Blackwell.
- Chomsky 1981 - Chomsky, *Lectures on Government and Binding*, Dordrecht, Foris.
- Chomsky 1986 - Chomsky, *Knowledge of Language*, New York, Praeger Publishers.
- Chomsky 1995 - Chomsky, *The Minimalist Program*, MIT Press.
- Chomsky 1995a - Chomsky, « Language and Nature », *Mind* 104.
- Chomsky 2000 - Chomsky, *New Horizons in the Study of Language and Mind*, Cambridge U. P..
- Chomsky 2003 - Chomsky, « Replies », in L. Anthony & N. Hornstein eds., *Chomsky and his Critics*, Blackwell.
- Corazza 1995 - Eros Corazza, *Reférence, contexte et attitudes*, Vrin-Bellarmin, Paris-Montréal.
- Crimmins 1998 - Mark Crimmins, « Hesperus and Phosphorus: Sense, Pretense, and Reference », *Philosophical Review* 107.
- Davidson 1986 - Donald Davidson, « A nice derangement of epitaphs », in *Truth and Interpretation*, Lepore ed., Oxford, Blackwell.
- Davidson & Harman 1972 - D. Davidson and Gilbert Harman eds, *Semantics of Natural Language*, Dordrecht, Reidel.
- Dennett 1987 - Daniel Dennett, *The Intentional Stance*, The MIT Press.
- DeRose 1992 - Keith DeRose, « Contextualism and Knowledge Attributions », *Philosophy and Phenomenological Research*, LII.
- Donnellan 1966 Keith Donnellan, « Reference and Definite Description », *Philosophical Review* 75, repr. in *Garfield* 1991.
- Evans 1981 - Evans, « Understanding Demonstratives », in *Meaning und Understanding*, H. Parret and J. Bouveresse eds., de Gruyter, Berlin; repr. in *Ludlow* 1997.
- Evans 1982 - Evans, *The Varieties of Reference*, Clarendon Press, Oxford.
- Fauconnier 1997 - Gilles Fauconnier, *Mappings in Thought and Language*, Cambridge U. P..
- Field 2001 - Hartry Field, « Deflationism about Meaning and Content », in *Truth and the Absence of Facts*, Clarendon Press, Oxford, 2001.
- Fodor 1987 - Jerry Fodor, *Psycho-Semantics*, MIT Press.
- Fodor 1998 - Fodor, *Concepts*,

- Fodor & Katz 1963 - Fodor and Jerrold Katz, « The Availability of What we Say », *Philosophical Review* 72.
- Fodor & Katz 1964 - Fodor and J. Katz eds., *The Structure of Language*, Prentice Hall.
- Frege 1884 - Gottlob Frege, *Die Grundlagen der Arithmetik*, repr. Felix Meiner Verlag.
- Gamut 1991 - L.T.F. Gamut, *Intensional Logic and Logical Grammar*, The University of Chicago Press.
- Garcia-Carpintero 2001 - Manuel Garcia-Carpintero, « Gricean Rational Reconstructions and the Semantics/Pragmatics Distinction », *Synthese* 128.
- Garfield 1991 - Jay Garfield & Murray Kiteley, *Meaning and Truth*, Paragon House, New York.
- Grice 1989 - Paul Grice, *Studies in the Way of Words*, Harvard U. P..
- Gutierrez-Rexach 2003 Javier Gutierrez-Rexach (ed.), *Semantics*, Vol. I, Routledge.
- Hale & Wright 1997 - Robert Hale and Crispin Wright (eds), *A Companion to the Philosophy of Language*, Blackwell.
- Higginbotham 1989 - James Higginbotham, « Elucidations of Meaning », *Linguistic and Philosophy* 12.
- Husserl 1901 - Edmund Husserl, *Logische Untersuchungen*, II, Halle, Niemeyer.
- Kaplan 1969 - David Kaplan, « Quantifying in », in *Words and Objections*, Davidson & Hintikka eds, Reidel.
- Kaplan 1978 - Kaplan, « Dthat », in *Syntax and Semantics*, Vol. 9, P. Cole ed., Academic Press, New York; repr. in *Garfield 1991*.
- Kaplan 1978a - Kaplan, « On the Logic of Demonstratives », *Journal of Philosophical Logic*, Vol. 8; repr. in *Garfield 1991*.
- Kaplan 1986 - Kaplan, « Opacity », in *Schilpp 1986*.
- Kaplan 1989 - Kaplan, « Demonstratives », in *Almog 1989*.
- Katz & Fodor 1962 - Jerrold Katz et Jerry Fodor, « What's wrong with the Philosophy of Language? », *Inquiry*, 5, 1962.
- Kripke 1977 - Kripke, « Speaker's Reference and Semantics Reference », in *Contemporary Perspectives in the Philosophy of Language*, P. French and alii eds., University of Minnesota Press, repr. in *Garfield 1991*.
- LePore 1987 - Ernet LePore (ed.), *New Directions in Semantics*, Academic Press.

- Levinson 2000 - Stephen Levinson, *Presumptive Meanings: The Theory of Generalized Conversational Implicatures*, MIT Press.
- Lewis 1969 - David Lewis, *Convention*, Harvard U. P..
- Lewis 1972 - Lewis, « General Semantics », in *Davidson & Harman 1972*.
- Lewis 1979 - Lewis, « Attitudes de dicto and de se », *Philosophical Review* 89.
- Lewis 1998 - Lewis, « Index, Context, and Content », in *Papers in Philosophical Logic*, Cambridge U.P..
- Loar 1972 - Brian Loar, « Reference and Propositional Attitudes », *Philosophical Review*, 1972.
- Ludlow 1997 - Peter Ludlow, *Readings in the Philosophy of Language*, MIT Press.
- Lycan 2000 - William Lycan, *Philosophy of Language*, Routledge.
- McDowell 1990 - John McDowell, « Evans and Peacocke on the Demonstrative Content », *Mind* 99.
- McGinn 1983 - Colin McGinn, *The Subjective View*, Clarendon Press, Oxford.
- Millikan 1984 - Ruth G. Millikan, *Language, Thought, and Other Biological Categories*, MIT Press.
- Millikan 2005 - Ruth G. Millikan, *Language, A Biological Model*, Clarendon Press, Oxford.
- Moltmann 2003 - Friederike Moltmann, « Propositional Attitudes without Propositions », *Synthese* 135.
- Montague 1974 - Richard Montague, *Formal Philosophy*, R. Thomason ed., Yale U. P..
- Moore 1993 - A. W. Moore (ed), *Meaning and Reference*, Oxford U. P..
- Neale 2001 - Stephen Neale, *Facing Facts*, Clarendon Press, Oxford.
- Nunberg 1993 - Geoffrey Nunberg, « Indexicality and Deixis », *Linguistic and Philosophy* 16.
- Peacocke 1983 - C. Peacocke, *Sense and Content*, Clarendon Press.
- Perry 1993 - John Perry, *The Problem of the Essential Indexical*, Oxford U. P..
- Perry 1997 - John Perry, « Indexicals and Demonstratives », in *Hale & Wright 1997*.
- Perry 1997a - Perry, « Reflexivity, Indexicality and Names », in *Direct Reference, Indexicality and Proposition Attitudes*, Kunne and alii eds., Cambridge U.P.
- Peacocke 1983 - Peacocke, *Sense and Content*, Clarendon Press, Oxford.

- Predelli 2005* - Stephano Predelli, « Painted Leaves, Content, and Semantic Analysis », *Linguistic and Philosophy* 28.
- Prior 1971* - Arthur Prior, *Objects of Thought*, P. Geach and A. Kenny eds., Oxford University Press.
- Putnam 1975* - Hilary Putnam, « The meaning of "Meaning" », in *Mind, Language and Reality, Philosophical Papers II*, Cambridge U. P..
- Quine 1953* - W. v. O. Quine, *From a Logical Point of View*, Harvard U. P..
- Quine 1981* - Quine, *Theories and Things*, Harvard U. P..
- Recanati 1993* - François Recanati, *Direct Reference*, Oxford, Blackwell.
- Recanati 2000* - Recanati, *Oratio Obliqua, Oratio Recta*, MIT Press.
- Recanati 2004* - Recanati, *Litteral Meaning*, Cambridge U. P..
- Reiner & Bezuidenhout 2004* - Marga Reiner and A. Bezuidenhout, *Descriptions and Beyond*, Clarendon Press, Oxford.
- Richard 1983* - Mark Richard, « Direct Reference and Ascription of Belief », *Journal of Philosophical Logic* 12.
- Richard 1993* - Richard, « Attitudes in Context », *Linguistic and Philosophy* 16.
- Rooth 1985* - M. Rooth, « Association with Focus », Ph.D diss., University of Massachusetts at Amherst.
- Rooth 1992* - M. Rooth, « A Theory of Focus Interpretation », *Natural Language Semantics* 1.
- Salmon 1991* - Nathan Salmon, « The Pragmatic Fallacy », *Philosophical Studies* 63.
- Salmon 1988* - N. Salmon & Scott Soames, *Propositions and Attitudes*, Oxford U.P..
- Schiffer 1987* - Stephen Schiffer, *Remnants of Meaning*, MIT Press, 1987.
- Schiffer 1995* - Schiffer, « Descriptions, Indexicals, and Belief Reports: Some Dilemmas », *Mind* 104.
- Schilpp 1963* - Paul Schilpp (ed.), *The Philosophy of Rudolf Carnap* ,, Northwestern University.
- Schilpp 1986* - Schilpp (ed.), *The Philosophy of W. V. Quine*, LaSalle: Open Court.
- Schwartz 1977* - Stephen Schwartz (ed), *Naming, Necessity, and Natural Kinds*, Cornell University Press.
- Searle 1969* - John Searle, *Speech Acts*, Cambridge U. P..
- Soames 2002* - Scott Soames, *Beyond Rigidity*, Oxford U. P..
- Soames 2005* - Soames, *Reference and Description*, Princeton U. P..

*Sperber & Wilson 1986* - Dan Sperber and Deirdre Wilson, *Relevance: Communication and Cognition*, Oxford, Blackwell.

*Sperber & Wilson 2002* - D. Sperber and D. Wilson, « Pragmatics, Modularity, and Mind-Reading », *Mind and Language* 17.

*Stalnaker 1976* - Robert Stalnaker, « Propositions », in *Issues in the Philosophy of Language*, Mackey and Merrill eds., Yale U. P.; repr. in *Garfield 1991*.

*Stalnaker 1981* - Stalnaker, « Indexical Belief », *Synthese* 49.

*Stalnaker 1986* - Stalnaker, « Possible Worlds and Situations », *Journal of Philosophical Logic* 15.

*Stalnaker 1997* - Stalnaker, « Reference and Necessity », in *Hale & Wright 1997*.

*Stalnaker 1999* - Stalnaker, *Context and Content*, Oxford U. P..

*Stanley 2000* - Jason Stanley, « Context and Logical Form », *Linguistic and Philosophy* 23.

*Stanley & Szabo 2000* - Jason Stanley and Zoltan Szabo, « On Quantifiers Domains Restrictions », *Mind and Language* 15.

*Szabo 2005* - Zoltan Szabo (ed), *Semantics versus Pragmatics*, Clarendon Press, Oxford.

*Talmy 2001* - Leonard Talmy, *Toward a Cognitive Semantics*, MIT Press.

*Travis 1997* - Charles Travis, « Pragmatics », in *Hale & Wright 1997*.

*Wettstein 1986* -Howard Wettstein, « Has Semantics Rested on a Mistake? », *Journal of Philosophy* 83.

*Yourgrau 1990* - Palle Yourgrau (ed.), *Demonstratives*, Oxford University Press.

*Ziff 1972* - Paul Ziff, « What is Said », in *Davidson & Harman 1972*.